CAPES

Centre d'Analyse des Politiques Économiques et Sociales

SÉRIE DOCUMENTS DE TRAVAIL
DT-CAPES N° 2005-20

Pratiques et savoirs paysans au Burkina Faso : Une présentation de quelques études de cas

Juillet 2005

Basga Emile DIALLA, Sociologue/emile_dialla@yahoo.fr

1595, Avenue Charles de Gaulle, 01 BP 1919 Ouagadougou 01 Burkina Faso
Tél. : 50 36 96 14/32 – Fax : 50 36 96 33 – courrier@capes.bf – www.capes.bf

SOMMAIRE

Rubriques **Page**

AVERTISSEMENT 3
Introduction 4
Cas 1 : Rotation de cultures (système de production) 4
Cas 2 : Association de cultures (système de production) 5
Cas 3 : L'appropriation de la terre 6
Cas 4 : L'accès de la femme à la terre 7
Cas 5 : Classification des sols 7
Cas 6 : Contrôle de l'érosion des sols 8
Cas 7 : Les cordons pierreux (contrôle de l'érosion des sols) 10
Cas 8 : La technique du *zaï* 10
Cas 9 : Agroforesterie 11
Cas 10 : Multiplication naturelle de *acacia albida* par drageonnage, induit 12
Cas 11 : Traitement de la rougeole 13
Cas12 : Les feuilles de papayer soignent plusieurs pathologies 13
Cas 13 : Le semellier (pied de chameau) guérit différents maux 14
Cas 14 : Traitement d'une morsure de serpent 14
Cas 15 : Classification des maladies animales 15
Cas 16 : Organisation traditionnelle d'entraide 16
Cas 17 : Système de communication autochtone : les soufflets 17
Cas 18 : Système de communication autochtone : le tambour 18
Cas 19 : Savoir local en matière de prédiction des pluies 19
Cas 20 : Savoir local en matière de production du fer 21
Conclusion 22
Bibliographie 23

AVERTISSEMENT

Le Document de Travail du Centre d'Analyse des Politiques Economiques et Sociales (CAPES) est constitué des travaux de recherche (travaux semi-finis, drafts d'articles, communications diverses…) des experts du Centre, qui les soumettent de la sorte au débat scientifique.

Les auteurs des travaux publiés dans la Série Document de Travail sont entièrement responsables de leur contenu.

Le Document de Travail paraît chaque fois que des travaux sont reçus à la direction du Centre.

Introduction

Les pratiques et savoirs paysans, ou connaissances des populations rurales, constituent un capital qui a des vertus potentielles à même d'impulser le développement. Il s'agit donc d'identifier les aspects bénéfiques de ces savoirs locaux ainsi que ceux qui peuvent être améliorés à travers les technologies issues de la science. C'est pour n'avoir pas pris en compte ces aspects bénéfiques des savoirs locaux que bon nombre de projets initiés dans les pays en développement n'ont pas connu le succès attendu. En effet, la réussite d'un projet de développement dépend souvent de la participation locale. La familiarisation avec les savoirs paysans facilite la compréhension et la communication entre les agents de développement et la population locale, augmentant ainsi les possibilités d'une approche de développement participative et durable. La prise en compte des savoirs locaux permet au personnel du projet et à la population locale de travailler comme partenaires dans la planification et l'exécution des tâches de développement, ce qui augmente assurément les chances de succès du projet.

Le but de ce document est d'illustrer cet aspect des pratiques et savoirs paysans à travers une présentation de quelques études de cas au Burkina, mettant en exergue les savoirs locaux comme gisements insuffisamment exploités et comme facteurs d'impulsion du développement. Cette présentation redonnera ainsi vie à des approches traditionnelles d'une efficacité inattendue.

Les cas présentés, qui soulignent l'importance, l'utilité et la pertinence des savoirs locaux, concernent des domaines aussi variés que l'agriculture, l'appropriation de la terre en milieu traditionnel, l'environnement (la gestion des ressources naturelles notamment), la santé humaine et animale, l'organisation traditionnelle d'entraide, les systèmes de communication autochtones, la prédiction traditionnelle des pluies et la production ancestrale du fer. Pour chaque cas, les détenteurs des connaissances ou de la pratique sont identifiés, la pratique elle-même est brièvement décrite avec les enseignements qu'on en tire, les méthodes utilisées pour documenter le cas et la source sont indiquées.

Cas 1 : Rotation de cultures (système de production)

Détenteurs des connaissances : Les Nouni dans le village de Bagounsio (Sissili, Burkina Faso).

Description : Les Nouni dans le village de Bagounsio, Province de la Sissili, sont très sensibles aux variations en matière de fertilité du sol qu'ils observent sur leurs parcelles. Ils pratiquent la

rotation de cultures qui est une succession des cultures sur une même parcelle année après année.

Cette succession peut se faire dans un ordre bien déterminé ou non. Chez les Nouni, la rotation se fait à travers la succession igname – sorgho – maïs - mil sur la même parcelle. De l'avis des agriculteurs Nouni, cultiver la même spéculation successivement sur la même parcelle dégrade le sol, et sa fertilité diminue.

Enseignements : Les bénéfices que les Nouni tirent de la rotation de cultures sont : produire plus pour chaque spéculation engagée, minimiser le risque et surtout maintenir la fertilité du sol.

C'est une pratique très simple qui procure les mêmes bénéfices à toute autre communauté qui l'utiliserait.

Les partenaires au développement devraient en savoir plus concernant cette pratique parce qu'elle symbolise la stratégie d'adaptation et de sauvegarde des ressources naturelles chez les Nouni. En savoir plus sur la pratique permet aux organisations de développement d'intervenir plus efficacement dans la communauté concernée.

Méthodes utilisées : Enquêtes auprès des agriculteurs Nouni, interview.

Source : Poda, K. David (1989), ''Etude des systèmes de production agricole dans la Province de la Sissili : Analyse des systèmes de culture chez les Nouni, Mossi, Peulh dans le village de Bagounsio'', Mémoire de fin d'études/Agronomie, IDR, Université de Ouagadougou, juin, M4290.

Cas 2 : Association de cultures (système de production)

Détenteurs des connaissances : Les groupes Songhay, Moose et Kurumba d'Aribinda dans le nord du Burkina Faso.

Description : A Aribinda, les agriculteurs recherchent un rendement optimal en cultivant sur la même parcelle des variétés à cycle long et des variétés à cycle court, qu'il s'agisse de mil ou de sorgho. Ces compromis conduisent à répartir les risques entre un grand nombre de variétés et à augmenter ainsi les chances de récolte. Les semences de mil de cycles différents étant mêlées puis semées sur une même parcelle, la récolte est effectuée au fur et à mesure de la maturation. En spéculant sur la combinaison des cycles végétatifs, ces agriculteurs s'assurent une certaine sécurité et réduisent ainsi les risques liés aux aléas de la pluviométrie.

Enseignements : La pratique traditionnelle d'association de cultures pratiquée à Aribinda permet la restauration des sols et est perçue comme un gage de sécurité pour les agriculteurs de

cette région au sens où, si une spéculation venait à être défaillante, au moins l'autre spéculation peut bien donner.

Le bénéfice essentiel de la sécurité alimentaire que procure cette pratique fait qu'elle est utilisée par les autres communautés du Burkina Faso.

En savoir plus sur cette pratique pour un organisme de développement, c'est également en savoir plus sur le profil socio-économique des agriculteurs concernés qui, face à l'adversité de la nature, ont su développer des stratégies de survie. Bien connaître le profil des membres de la communauté permet une meilleure orientation des actions d'intervention en leur faveur.

Méthodes utilisées : Observations, interview d'agriculteurs de la région d'Aribinda.

Source : Guillaud, Dominique (1993), ''L'ombre du mil : un système agropastoral sahélien en Aribinda (Burkina Faso)'', Editions de l'ORSTOM, Collection *A travers Champs*, Paris.

Cas 3 : L'appropriation de la terre

Détenteurs des connaissances : Chefs de terre, Chefs de village au Burkina Faso.

Description : Dans les collectivités rurales traditionnelles au Burkina Faso, les terres sont occupées et appropriées au nom de tout le groupe ethnique, clanique ou familial. Cette appropriation peut se faire avec ou sans violence. Le droit de propriété collective est exercé partout par le même personnage, le chef de terre ou «*Tengsoaba*» chez les Moose. Dans les coutumes foncières, le chef de terre est le plus proche descendant du premier occupant des lieux. En cette qualité, il est l'intermédiaire entre les vivants, les parents morts et les puissances invisibles copropriétaires des terres occupées. Le chef de terre distribue les terres aux familles, aux ménages et aux individus selon leurs besoins ; tout membre du groupe propriétaire collectif a un droit d'usage et d'exploitation permanent de père en fils ; les étrangers intégrés reçoivent des terres mais sous forme de prêt. Leurs droits restent provisoires et précaires.

Enseignements : Le droit coutumier foncier a certainement été très fonctionnel dans nos communautés rurales traditionnelles, mais de nos jours, avec la pression démographique sur les terres et l'affirmation par la Réorganisation Agraire et Foncière (RAF) que la terre appartient à l'Etat, ce droit coutumier pose problème. C'est ce qui explique que les textes de la RAF aient connu à ce jour deux relectures, ceci dans le sens de leur adaptation au contexte socioculturel du Burkina Faso.

La parfaite connaissance de cet état de fait est capitale pour les partenaires au développement qui devraient tenir compte de cette donne dans leurs interventions au bénéfice de populations qui bien souvent, s'estiment en situation d'insécurité foncière.

Méthodes utilisées : Observations, interview de chefs de terre.

Source : Ouédraogo, Souleymane (1993), ‘‘Quel(s) régime(s) foncier(s) pour les aménagements hydro-agricoles’’ ? Ouagadougou, Burkina Faso, juin, (IIMI).

Cas 4 : L’accès de la femme à la terre

Détenteurs des connaissances : Chefs de terre, chefs de villages.

Description : Le droit coutumier foncier exclut la femme quant à l’appropriation de la terre. La femme exploite la terre sous le couvert de son mari, chef de famille. Bien que les dispositions de la Réorganisation Agraire et Foncière au Burkina Faso ouvrent l’accès à la terre pour tous, les traditions demeurent encore vivaces en milieu rural où la femme reste confinée dans une situation d’utilisatrice temporaire de la terre.

Enseignements : Cette discrimination sur la base du sexe gagnerait à être corrigée quand on sait que les femmes représentent environ 52% de la population au Burkina Faso, et qu’elles abattent l’essentiel des tâches domestiques et champêtres. Les organismes de développement doivent se pénétrer de cette réalité et tenir compte de cette donne lorsqu’ils initient des actions de développement en milieu rural. Occulter donc l’aspect genre dans ce contexte serait très dommageable en termes d’intervention qui se veut durable.

Méthodes utilisées : Interview des femmes rurales de Goni, du chef de terre et du chef de village.

Source : Dakié, K. (1998), ‘‘La femme et la terre à Goni, un village de la Kossi’’, *Arbre et Développement*, Direction de la Foresterie Villageoise et de l’Aménagement Forestier, Ouagadougou, Burkina Faso, AD n°23, 4e trimestre, 9-10.

Cas 5 : Classification des sols

Détenteurs des connaissances : Les Moose du Yatenga (villages de Ranawa et Aorêma).

Description : Bien des études et de recherches ont mis en exergue l’importance et l’utilité des classifications traditionnelles des sols en ce qu’elles ont un lien avec la production agricole. Sur la base d’une thèse de doctorat sur la classification traditionnelle et la conservation des sols, il est décrit ici le système de classification traditionnel des sols chez les Moose. Les différents types de sols identifiés par les agriculteurs Moose reposent sur des caractéristiques telles que la texture du sol, sa couleur, sa consistance, sa localisation géographique, le drainage et sa fertilité. Quatre classes principales de sols ont été ainsi distinguées par les agriculteurs Moose. Ce sont :

(1) *Zî-kugri* (sol graveleux ou caillouteux) ;

(2) *Zî-bîisri* (sol sablonneux) ;

(3) *Zî-bolle* (sol argileux) ;

(4) *Bâoogo* (bas-fond).

A ces classes de sols correspondent des spéculations bien précises quant à leur production adéquate. C'est ainsi que *Zî-kugri* (sol caillouteux) et ses dérivés comme *Zî-miuugu* (sol rouge) sont des sols de qualité moyenne où poussent assez bien le petit mil et le haricot (niébé). *Zî-bîisri* (sol sablonneux) est par contre, fortement recommandé pour la culture de l'arachide et des pois de terre, tandis que les deux autres classes de sol (*Zî-bolle* ou sol argileux, *Bâoogo* ou bas-fond) et leurs dérivés sont de très bonnes terres où réussissent particulièrement bien des spéculations telles que le sorgho rouge et le sorgho blanc. Par contre, *Zî-peelle* (sol blanc) ou poche de clairière, est un sol pauvre où presque rien ne pousse.

Enseignements : Cette classification permet aux agriculteurs Moose une meilleure utilisation des terres au regard des spéculations qui y correspondent, ceci dans le sens d'une plus grande productivité et d'une minimisation du risque.

La classification traditionnelle des sols est une pratique courante utilisée par toutes les communautés rurales du Burkina Faso, ceci pour les mêmes raisons ci-dessus évoquées.

Pour un organisme de développement, cette classification peut servir de guide pour des actions d'intervention. En outre, l'utilisation des noms locaux supprime les barrières linguistiques et facilite la communication entre la communauté locale et les partenaires au développement.

Méthodes utilisées : Interview d'agriculteurs Moose de Ranawa et Aorêma.

Source : Dialla, B. Emile (1993), ''The Mossi indigenous soil classification in Burkina Faso'', IK Monitor 1 (3) CIRAN.

Autre source : Projet PATECORE, BP 271, Kongoussi, Tél. (226) 50-45-71-43, Burkina Faso.

Cas 6 : Contrôle de l'érosion des sols

Détenteurs des Connaissances : Les Moose du Yatenga (Villages de Ranawa et Aorêma).

Description : Concevoir des techniques antiérosives à partir du savoir paysan augmente le taux d'adoption de ces techniques par les agriculteurs du Burkina Faso. Les pratiques traditionnelles de conservation des sols sont écologiquement pertinentes et doivent être prises en compte quand on veut introduire des techniques agricoles modernes. Cet écrit nous montre comment de petits exploitants agricoles Moose au Burkina Faso ont préféré des techniques antiérosives conçues sur la base des systèmes de conservation traditionnels des ressources naturelles, à celles nouvellement introduites.

Il s'agit des techniques traditionnelles suivantes :

(1) Fumure organique, ou épandage d'excréments d'animaux dans le champ ;
(2) Paillage, ou épandage d'herbe dans le champ ;
(3) Cordons pierreux, ou alignement de pierres autour ou à travers le champ suivant les courbes de niveau ;
(4) Jachère, ou arrêt d'exploitation du sol pendant un certain temps afin de favoriser sa régénération ;
(5) *Zaï,* qui consiste à creuser en quinconce tous les 80 à 100 cm des cuvettes de 20 à 40 cm de diamètre et de 15 à 20 cm de profondeur, dans lesquelles on met de la fumure organique, pour y déposer plus tard les graines de semence ; les trous permettent ainsi de retenir l'eau.

Ces techniques traditionnelles sont opposées à celles nouvellement introduites telles que :
(1) Diguettes en terre, ou monticules de terre en bandes servant de barrières ;
(2) Haie vive, qui consiste à planter des arbustes autour du champ afin de maintenir sur place les résidus des récoltes ;
(3) Bandes enherbées, opération consistant à laisser des bandes d'herbe d'un mètre de large avec environ 10 mètres d'intervalle, à travers le champ selon les courbes de niveau ;
(4) Reboisement, ou plantation d'arbres sur les pentes du terrain pour freiner le ruissellement de l'eau ;
(5) Agroforesterie, ou le maintien des arbres dans le champ d'exploitation.
Enseignements : La vulgarisation de techniques agricoles telles que les pratiques de conservation des sols est facilitée quand celles-ci sont compatibles avec les pratiques et savoirs paysans. Pour les agriculteurs Moose des villages de Ranawa et Aorêma, tout comme pour les autres communautés rurales du Burkina Faso, plus une pratique est familière, moins elle est risquée.
Il s'agit d'une approche ascendante base-sommet que tout partenaire au développement qui vise des actions réellement durables devrait adopter. Cette approche implique les communautés de base et améliore ainsi les prestations de l'organisme intervenant.
Méthodes utilisées : Interview d'agriculteurs Moose de Ranawa et Aorêma.
Source : Dialla, B. Emile (1994), "The adoption of soil conservation practices in Burkina Faso", IK Monitor 2 (1) CIRAN).
Autre Source : Marchal, Jean Yves (1986), ''Vingt ans de lutte antiérosive au nord du Burkina Faso'', Cahiers ORSTOM, *Série Pédologie* XXII (2) : 173-180.

Cas 7 : Les cordons pierreux (contrôle de l'érosion des sols)

Détenteurs des connaissances : Les paysans Moose du Yatenga.

Description : Les cordons pierreux sont une pratique traditionnelle de lutte contre l'érosion développée par les agriculteurs Moose du Yatenga. C'est une pratique à la mode et qui consiste à aligner judicieusement les pierres à travers le champ et suivant les courbes de niveau. Le principe des cordons pierreux est de freiner la vitesse des eaux de ruissellement en nappe, d'infiltrer au maximum ces eaux dans le sol, et d'évacuer les excédents.

Ce cas à succès est d'autant plus frappant que le programme massif de restauration des sols au Yatenga financé par le Fonds Européen de Développement au début des années 60 a échoué, parce qu'il n'y avait eu aucune implication des villageois.

Enseignements : Cette pratique a donné les preuves de son efficacité au Yatenga en ce sens qu'elle a permis de récupérer des sols dégradés ou jusque-là inaptes à la culture, et contribuer à augmenter substantiellement la production agricole.

La pratique des cordons pierreux est si efficace qu'elle a été adoptée par presque toutes les autres communautés du Burkina Faso, mais également par des communautés de pays voisins comme le Niger qui en tirent les mêmes bénéfices que les paysans du Yatenga.

Les partenaires au développement devraient en savoir plus à propos de cette pratique pour non seulement contribuer à l'améliorer mais surtout apporter un appui logistique aux paysans quant au concassage et au ramassage des pierres.

Méthodes utilisées : Interview d'agriculteurs Moose au Yatenga, observations.

Source: Doro, Toni Thomas (1991), ''La conservation des eaux et des sols au Sahel : l'expérience de la Province du Yatenga (Burkina Faso)'', CILSS, Burkina Faso.

Autre source: Dabiré, Ferdinand (1989), "Revolutionary conservation: Villages successfully use stones against erosion", West Africa, September, 11-17.

Cas 8 : La technique du *zaï*

Détenteurs des connaissances : Agriculteurs Moose du Yatenga.

Description : Pour lutter contre l'érosion des sols, les agriculteurs du Yatenga ont développé la technique du *zaï*. Le *zaï*, mot en langue locale décrivant à la fois l'acte de creuser en quinconce et la rapidité qui caractérise l'acte lui-même, est décrit par les paysans en trois étapes.

La réalisation des trous

En début de saison sèche, au mois de mars, les paysans, à l'aide de pioches, creusent en quinconce, sur leur terre aride, généralement des clairières où pratiquement rien ne peut pousser, des trous ou cuvettes. Ces cuvettes sont espacées de 80 à 100 cm, avec 20 à 40 cm de

diamètre et de 15 à 20 cm de profondeur. Les paysans prennent soin de disposer la terre ainsi extraite au bord du trou en forme de demi-lune, en suivant la courbe de niveau, de manière à former une barrière qui collectera et retiendra l'eau dans la cuvette. Pendant la saison sèche, ces trous reçoivent le sable et autres matières organiques que le vent draine.

Le dépôt de la fumure organique

Dès les premières pluies, au début du mois de mai, les agriculteurs mettent dans les cuvettes deux poignées de fumure organique, généralement des excréments d'animaux. Attirées par la fumure organique, les termites creusent des galeries dans les cuvettes qui deviennent comme des entonnoirs. L'eau des premières pluies crée dans les cuvettes, des poches d'humidité très profondes qui résistent à l'évaporation. La technique du *zaï* permet alors la concentration dans les cuvettes de l'eau de ruissellement et des substances nutritives créées par les termites.

Le temps des semis

La dernière étape consiste à enfouir les semences dans les cuvettes à la période des semis, généralement en début juin. Ensuite, interviennent les deux périodes de labour, respectivement en début juillet et en mi-août. L'année suivante, les paysans creusent de nouvelles cuvettes entre les premières et ajoutent de la fumure organique. Au bout de cinq ans, la terre auparavant dégradée et abandonnée, est totalement réhabilitée et donne de bonnes récoltes.

Enseignements : La technique du *zaï* est très efficace. Elle a permis aux agriculteurs Moose du Yatenga de récupérer des terres dégradées, de régénérer les ressources forestières et d'accroître ainsi leur production agricole. Cette technique est très utilisée par les communautés rurales de la partie nord du Burkina Faso et aussi dans un pays comme le Niger où elle est appelée *tassa*, terme désignant le trou ou cuvette.

Pour des agents de développement ou des organismes d'intervention en matière de lutte contre l'érosion, en savoir plus sur cette pratique peut permettre de l'améliorer et de la vulgariser davantage.

Méthodes utilisées : Interview d'agriculteurs Moose du Yatenga.

Source : Dialla, B. Emile (2004), ''Les savoirs locaux : un capital culturel souvent occulté'', DT-CAPES N°2004-11, Ouagadougou, Burkina Faso.

Cas 9 : Agroforesterie

Détenteurs des connaissances : Agriculteurs Moose du Yatenga.

Description : Face à la dégradation des ressources naturelles et à la désertification due aux aléas climatiques et à la pression démographique, les agriculteurs du Burkina Faso ont développé quelques techniques traditionnelles de restauration du capital agro- écologique telles

que l'agroforesterie. Les agriculteurs Moose du Yatenga utilisent la technique du *zaï* forestier, une variante du *zaï* tel que décrit au cas précédent. La méthode du *zaï* forestier consiste à entretenir les ligneux qui ont poussé naturellement dans les trous *zaï.* Ils sont issus de la germination des graines d'arbres qui se trouvaient par hasard dans la matière organique épandue dans les trous *zaï.* Ces semences ont été prétraitées naturellement à travers leur passage dans le tube digestif des animaux.

Enseignements : La technique du *zaï* forestier est très simple et très efficace. Elle a permis aux agriculteurs Moose du Yatenga de récupérer des terres dégradées, de régénérer les ressources forestières et d'accroître ainsi leur production agricole. Cette technique est très utilisée par les communautés rurales de la partie nord du Burkina Faso et au-delà des frontières du pays à cause de son efficacité.

Pour des organismes d'intervention en matière d'agroforesterie, en savoir plus sur cette pratique viserait à l'améliorer et à la vulgariser davantage.

Méthodes utilisées : Interview d'agriculteurs Moose du Yatenga.

Source : Nikièma, Dieudonné (1995), ''L'agroforesterie en milieu rural : le cas du plateau central du Burkina Faso'', INADES-Formation, Envi. 3, 1781 (2), décembre, (Rapport de recherche), Ouagadougou, Burkina Faso.

Autres sources : - CILSS (1993), Reflets Sahéliens, n°19, août.

- Baumer, M. (1987), ''Agroforesterie et désertification'', ICRAF- CTA.
- Young, A. (1989), "Agroforestry for soil conservation", ICRAF-CAB International.

Cas 10 : Multiplication naturelle de *acacia albida* par drageonnage, induit

Détenteurs des connaissances : Un agriculteur Moaaga du Passoré.

Description : Un paysan Moaaga octogénaire du Passoré pratique la régénération naturelle assistée de *acacia albida* depuis plusieurs décennies. Il a réussi à faire «coloniser» son champ par *acacia albida* grâce à une méthode simple qui consiste à blesser les racines de *acacia albida* pour susciter des rejets par drageonnage. Ces drageons se développent très vite et deviennent des arbres adultes au bout de sept ans. Le paysan blesse à nouveau les racines latérales de ces derniers et il en sort d'autres drageons, et ainsi de suite.

Enseignements : Cette technique agroforestière traditionnelle est efficace dans la restauration des sols, mais elle est une pratique très peu répandue due au long processus qu'elle implique. Elle est transférable dans toute autre communauté, mais les chances d'une propagation rapide sont minces. Les partenaires au développement face à une telle pratique noteront au passage

l'esprit de combativité de cet agriculteur Moaaga du Passoré, et pourraient apporter leur soutien et encouragement à ce type d'initiative.

Méthodes utilisées : Interview d'un agriculteur Moaaga du Passoré.

Source : Nikièma, Dieudonné (1995), ''L'agroforesterie en milieu rural : le cas du plateau central du Burkina Faso'', INADES-Formation, Envi. 3, 1781 (2), décembre, (Rapport de recherche), Ouagadougou, Burkina Faso.

Cas 11 : Traitement de la rougeole

Détenteurs des connaissances : Les paysans Moose de Boussou (Yatenga).

Description : Les paysans Moose du Département de Boussou traitent la rougeole de la manière suivante : d'abord, verser les crottes de poule dans de l'eau et laisser macérer. Filtrer ensuite la solution et utiliser le soluté ainsi obtenu pour préparer de la bouillie avec la farine de céréale (mil ou sorgho). Faire boire la bouillie par le malade. Il est à noter que pour le même mal, ces paysans peuvent vous citer plusieurs recettes différentes pour le traitement.

Enseignements : Cette pratique traditionnelle de soins soulage le malade de la rougeole. Elle est transférable à d'autres communautés pour cette raison, et les structures modernes de santé devraient chercher à en savoir plus à ce sujet, ceci dans le sens de vérifier sa fiabilité pour une systématisation éventuelle.

Méthodes utilisées : Interview des paysans Moose de Boussou.

Source : Kaboré, Y. Henri et Nikièma, Dieudonné (1992), ''Les pratiques et savoirs paysans en matière de santé humaine dans le Département de Boussou (Province du Yatenga)'', INADES-Formation, ET. 48, janvier, (Rapport d'étude), Ouagadougou, Burkina Faso.

Cas12 : Les feuilles de papayer soignent plusieurs pathologies

Détenteurs des connaissances : Les tradipraticiens du Burkina Faso.

Description : Les tradipraticiens utilisent la papaye (feuilles, graines, racines) pour soigner de multiples maux. C'est ainsi que les feuilles vertes écrasées et mélangées au manioc (en boisson) servent au traitement de l'ictère. Fraîches écrasées (en application locale), ces feuilles traitent les panaris et la blennorragie. En outre, ces feuilles concassées dans de l'eau salée (en boisson) traitent la jaunisse.

Enseignements : Dans un pays en développement comme le Burkina Faso où les médicaments coûtent très cher, cette pratique traditionnelle en matière de soins de santé humaine à moindre coût est courante et s'est avérée efficace. Le bénéfice qu'en tirerait toute communauté est évident, et pour un partenaire au développement, en savoir plus à ce sujet doit déboucher sur un

appui à l'amélioration, voire à la systématisation de la pratique au bénéfice des populations du Burkina Faso.

Méthodes utilisées : Interview de tradipraticiens.

Source : Ouédraogo, Delphine (1998), ''Les vertus thérapeutiques de la papaye'', *Arbre et Développement*, Direction de la Foresterie Villageoise et de l'Aménagement Forestier, Ouagadougou, Burkina Faso, AD N°23, 2e trimestre, 22-24.

Cas 13 : Le semellier (pied de chameau) guérit différents maux

Détenteurs des connaissances : Les tradipraticiens du Burkina Faso.

Description : Le *piliostigma reticulatum* est une plante beaucoup utilisée par les tradipraticiens du Burkina Faso en pharmacopée traditionnelle pour soulager les céphalées, les névralgies dentaires, les inflammations buccales et les oreillons. Les feuilles mâchées traitent les vertiges ; bouillies avec les feuilles de *guiera* et de *securidaca*, elles traitent la syphilis, les chancres, la bronchite, le paludisme, les ulcères phadégéniques. En décoction (bain, boisson) les feuilles traitent les crises épileptiques. Les rameaux feuillus en décoction traitent les hémorroïdes ; en friction sur le thorax, ils traitent les affections pulmonaires.

Enseignements : De l'avis des populations qui ont eu recours à ce type de soin, le semellier soulage effectivement des différents maux ci-dessus mentionnés, et la pratique est très répandue pour son efficacité et son moindre coût. Les techniciens de la médecine moderne tout comme les organismes de développement peuvent partir de cette pratique pour une systématisation et une vulgarisation à grande échelle au bénéfice des populations rurales burkinabè.

Méthodes utilisées : Interview de tradipraticiens.

Source : Ouédraogo, Delphine (1999), ''*Piliostigma reticulatum* ou le petit arbre qui guérit plaies et ulcères'', *Arbre et Développement*, Direction de la Foresterie Villageoise et de l'Aménagement Forestier, Ouagadougou, Burkina Faso, AD n°24, 1e trimestre, 27-29.

Cas 14 : Traitement d'une morsure de serpent

Détenteurs des connaissances : Les paysans Moose de Boussou (Yatenga).

Description : Pour le cas de la morsure de serpent, la victime, selon les paysans Moose de Boussou, peut contenir l'effet du venin et atteindre son domicile en portant sur sa tête une termitière. Cette pratique courante en milieu rural aurait un effet calmant. Pour le traitement de la morsure de serpent, entre autres recettes, les paysans de Boussou préconisent de se procurer deux racines de *feretia apodanthera* ou *finninga* en langue moore. On remet la première racine

à la victime qui la mâche et en avale le jus. La victime répète le même geste avec la deuxième racine. Cette formule, affirment les paysans de Boussou, est surtout efficace pour les cas de morsure de vipère ou de naja.

Enseignements : Pour cette pratique tout à fait atypique, mais qui est très courante dans les communautés villageoises moose, l'enseignement qu'on en tire est surtout culturel. Elle nous donne une idée des croyances populaires en milieu *moaaga* ; mais comme il s'agit d'une pratique qui peut mettre la vie de l'individu en péril, son transfert à d'autres communautés n'est certainement pas conseillé.

Méthodes utilisées : Interview des paysans Moose de Boussou.

Source : Kaboré, Y. Henri et Nikièma, Dieudonné (1992), ''Les pratiques et savoirs paysans en matière de santé humaine dans le Département de Boussou (Province du Yatenga)'', INADES-Formation, ET. 48, janvier, (Rapport d'étude), Ouagadougou, Burkina Faso.

Cas 15 : Classification des maladies animales

Détenteurs des connaissances : Les Peul de Roangtenga, Gemsgo et Guebadin.

Description : L'élevage et l'agriculture constituent les principales activités des populations rurales du Burkina Faso. Au niveau de la production animale, la santé des animaux demeure une des préoccupations majeures des pasteurs et agropasteurs. Ainsi, le recours aux remèdes traditionnels à base de plantes est assez répandu. Cette pratique est surtout développée chez les éleveurs Peul. Par exemple, les pratiques locales en santé animale chez les pasteurs Peul de Roangtenga, Gemsgo et Guebadin constituent tout un système à plusieurs niveaux qui commence par la classification locale des maladies animales. Deux groupes de maladies ont été distingués à savoir, les maladies à causes « supra-naturelles » et celles à causes physiques matérielles descriptibles. Cinq éléments peuvent être retenus comme base fondant la taxonomie des pathologies par les éleveurs Peul. Ce sont :

- la localisation physique du symptôme ou de l'affection sur le corps de l'animal (ex : *Bãoko* ou épaule en moore pour désigner le charbon symptomatique ; *Nao-kaongo* ou fracture de la patte) ;
- le signe caractéristique typique du mal (ex : No-kũum ou mortalité des volailles ; *Gugaare* ou hygromas dans la brucellose) ;
- la ressemblance des symptômes ou signes cliniques de la maladie avec un phénomène ou des objets connus dans le milieu (ex : *Baninga* ou grains de sorgho blanc pour la ressemblance avec les petits kystes de la cysticercose porcine) ;

- la cause probable ou connue de la maladie (ex : *Maasre* ou humidité ou fraîcheur chez les Moose, et *Buubal* ou la grande mouche chez les Peulh pour la trypanosomiase animale ; *Mboddi* en fulfulde ou *Waafo* en moore pour les morsures de serpent) ;
- l'appellation locale de l'entité pathologique, c'est-à-dire le mal lui- même lorsqu'il est visible comme c'est le cas des plaies (ex : *Nodre* ou plaie en moore ; *Kukuluga* pour les coliques gastriques).

Enseignements : Cette classification donne aux Peul une meilleure connaissance des maladies animales et leur signification, ce qui permet un meilleur diagnostic et l'application du traitement approprié. La classification des maladies animales est pratiquée par la quasi totalité des agropasteurs du Burkina Faso. Pratique courante en matière de santé animale, elle pourrait servir de guide aux organismes de développement et à la médecine vétérinaire moderne pour une intervention beaucoup plus efficace. En outre, la communication sur la base de la classification locale se fera aisément entre éleveurs et spécialistes de la santé animale.

Méthodes utilisées : RRA, interview de pasteurs Peul, observations de cas cliniques.

Source : Tamboura, Hamidou et al. (1997), "The recovery and utilisation of Fulani pastoralists' indigenous knowledge on animal healthcare, herd management and ethnoveterinary medicine, and its sharing with Mossi agriculturalists in Burkina Faso", Grant n°821 BUF, (African Development Foundation).

Cas 16 : Organisation traditionnelle d'entraide

Détenteurs des connaissances : Les Bissa dans le Boulgou.

Description : Il ressort des enquêtes socio-économiques d'une étude conduite dans la province du Boulgou que la population de la zone d'étude, majoritairement des Bissa, a su depuis combiner harmonieusement en agriculture, travail collectif et travail individuel et par association. Deux formes courantes d'organisation traditionnelles sont pratiquées : le « *Yawole* » ou « *Susoaaga* » chez les Moose ou invitation de culture, et le « *Yewole* » ou « *Songtaaba* » qui est une association d'entraide pratiquée surtout chez les jeunes Bissa quand ils cultivent en groupe chez leur belle-mère ou sur leurs propres parcelles.

Ces structures traditionnelles d'entraide sont informelles, et leur existence est saisonnière et épisodique. Elles remplissent une fonction sociale vitale qui est la cohésion villageoise ou intervillageoise. Ces formes d'organisation traditionnelles, parce qu'elles émanent des populations elles- mêmes et reflètent de ce fait leurs valeurs (pratiques et savoirs techniques), constituent généralement la base essentielle sur laquelle peuvent se construire durablement des actions de développement.

Enseignements : Les structures traditionnelles d'entraide, en ce qu'elles sont spontanées et librement consenties, peuvent servir de base pour la mise en place d'organisations paysannes réellement viables. Structures de cohésion sociale, elles sont bénéfiques à toute autre communauté qui s'organiserait de cette façon.

Pour un organisme de développement, l'utilisation de ces structures peut être un tremplin vital pour des actions de développement durable.

Méthodes utilisées : Observations et interview d'agriculteurs Bissa.

Source : Dialla, B. Emile, Bationo, Claude et Ouédraogo, S. Maxime (1998), ''Etude de l'impact du barrage de Bagré et de ses aménagements sur l'état de santé des populations : Enquêtes socio-économiques'', DMP / MOB, juin, (Rapport provisoire), Ouagadougou, Burkina Faso.

Autre source : Ouédraogo L. Bernard, ''De l'Association Traditionnelle Kombi- Naam à l'Association Internationale Six 'S' (Se Servir de la Saison Sèche en Savane et au Sahel)'', Ouahigouya, Burkina Faso, (document inédit).

Adresse : Association Internationale Six 'S', BP 100, Ouahigouya, Tél : (226) 50-55-00-38, (Burkina Faso).

Cas 17 : Système de communication autochtone : les soufflets

Détenteurs des connaissances : Les forgerons (une caste) du Burkina Faso.

Description : Certains systèmes sémiologiques, plutôt que d'être véhiculés par des instruments de musique, sont associés à des objets utilisés dans le cadre du travail. C'est le cas des soufflets de la forge qui peuvent servir pendant le travail aussi bien pour scander des rythmes élaborés que pour transmettre des messages. Certains motifs rythmiques en effet deviennent une sorte de transcription d'énoncés de la langue naturelle, faisant du langage des soufflets, un moyen de communication qui se veut secret à l'intérieur d'un groupe socio-pofessionnel comme la caste des forgerons en pays moaaga au Burkina Faso. Ce caractère interne qui semble différencier cette forme de langage de certains langages tambourinés aux destinataires multiples, est lié aux caractéristiques sonores des soufflets peu audibles à longue distance comme celles du tambour.

Enseignements : Ce type de communication est propre à un groupe donné. Une étude de ce type de communication permet une meilleure connaissance de ce groupe socioprofessionnel qu'est la caste de forgerons au Burkina Faso. Ce système de communication peut être un bon canal pour véhiculer des messages de sensibilisation et de promotion sociale au sein de la communauté des forgerons.

En savoir plus sur ce système de communication donne aux organismes de développement et de recherche intéressés une idée de la culture du groupe concerné, ce qui donnerait plus de chance de succès aux actions à entreprendre en faveur de ce groupe.

Méthodes utilisées : Enregistrements sonores, interview de forgerons Moose.

Source : Calderoli, Lidia (1996), ‘‘Notes sur le langage des soufflets chez les forgerons Mõose (Wubr-tenga, Burkina Faso): une forme de communication de travail’’, Ethnographie 92, (1) Printemps n°119.

Cas 18 : Système de communication autochtone : le tambour

Détenteurs des connaissances : Les Moose du Burkina Faso.

Description : Dans les sociétés dites de tradition orale, le support essentiel des mécanismes de communication est d’ordre sonore, vocal et / ou instrumental. Le langage tambouriné, très développé chez les Moose du Burkina Faso est à la fois communication sonore instrumentale, mais aussi transmission de messages verbaux. Les sons du tambour expriment l’ensemble d’une phrase comme configuration sonore, avec son propre style régi par l’effet émotif des sons, en même temps que par les dispositions techniques de la batterie. Le langage tambouriné intègre les trois éléments de base de la communication sonore à savoir, l’émetteur du message sonore, son récepteur, et le lieu de sa transmission. Moyen de communication populaire, le tambour est aussi utilisé dans des contextes à caractères rituel, auquel cas il est exigé de l’émetteur d’être proprement qualifié pour les circonstances.

Enseignements : Cette forme de communication populaire permet aisément de toucher le plus grand nombre de personnes possible dans les zones rurales. Communiquer par le son du tambour est une pratique courante en milieu rural burkinabè. La communication peut s’opérer au niveau intra- villageois ou inter- villageois.

Pour des partenaires au développement, une meilleure connaissance de ce système de communication donne la carte d’identité culturelle de la communauté en question. Cette forme de communication peut du même coup servir de canal efficace pour véhiculer des messages à but promotionnel.

Méthodes utilisées : Enregistrements sonores, interview de tambourinaires dans quelques localités moose du Burkina Faso dont Tenkodogo.

Source : Kawada, Junzo (1997), Institut de Recherches sur les Langues et Cultures d’Asie et d’Afrique, Tokyo.

Autres sources : - Kawada, Junzo (1993), ‘‘Réflexion sur l’ambiguïté formelle dans la transmission de message non-vocale, autour du langage tambouriné des Mossi du Burkina Faso’’, in : *Etudes Sémiotiques*, 13, Tokyo : Société Japonaise de Sémiotique : 17-37 ;

- Kawada, Junzo et al. (1996), ‘‘Etude sur le langage tambouriné comme système de communication dans certaines sociétés africaines’’, Tokyo, Institut de Recherches sur les Langues et Cultures d’Asie et d’Afrique.

Cas 19 : Savoir local en matière de prédiction des pluies

Détenteurs des connaissances : Agriculteurs Moose du village de Bonam (Namentenga).

Description : Le savoir paysan en matière de prédiction des pluies comprend des répertoires populaires et des répertoires spécialisés.

Savoir populaire de prédiction des pluies

Ce savoir populaire ou partagé est détenu par les paysans expérimentés (des vieillards le plus souvent) qui formulent des hypothèses à propos de la saison hivernale en observant des phénomènes naturels tels que la période, l’intensité et la durée des températures froides au début de la saison sèche (novembre-janvier). Les paysans croient que le froid intense (moins de 15°C) à cette période correspond à des pluies abondantes pendant la saison pluvieuse, et que si cette période de froid commence tôt ou finit tard, les pluies en feront de même. Après la période froide-sèche vient une période chaude-sèche (février-avril) : on croit que la chaleur intense à cette période prédit aussi une bonne pluviométrie.

La production de fruits par certains arbres d’essence locale, qui intervient entre avril et juin, est également un indicateur de prédiction. Selon les paysans, beaucoup de fruits de *taanga* en moore ou karité (*Butyrospermum parkii*) et de *sibga* ou raisins sauvages (*Anogeissus leiocarpus*) annoncent une saison favorable. Par contre, la production abondante de fruits d’arbres comme le *noabga* ou prunier (*Sclerocarya*) et le *sãbtuluga* ou variété de raisins sauvages (*Lannea acida*) est liée à la sécheresse.

Les arbres sont aussi utilisés comme des signes de l’approche des pluies. Quand *sibga* commence à donner des fruits et *sãbtuluga* perd ses feuilles, les paysans savent qu’ils doivent s’apprêter pour semer.

Les femmes observent aussi le comportement des insectes aux points d’eau et dans les tas d’ordures hors des concessions. Par exemple, si *bugvãre*, des insectes noirs de l’espèce des *Orthoptera* remplissent leurs nids creusés dans les tas d’ordures avec de la terre (symbolisant ainsi un grenier plein), les femmes disent espérer une bonne saison agricole.

Certains vieux sont aussi capables d'interpréter les mouvements de la constellation et les phases lunaires. Par exemple, les phases visibles de la lune, surtout la pleine lune, véhiculent plus de probabilité de sécheresse que les phases sombres, parce que le clair de lune exerce une force qui empêche la pluie de tomber.

Savoir spécialisé de prédiction des pluies

Ce savoir ésotérique ou sélect est détenu par les spécialistes de la culture et des rites qui tirent des prédictions de la divination, des visions ou des rêves.
A la différence de l'observation de phénomènes naturels qui s'offrent à la majorité des paysans, la divination et autres pratiques occultes relèvent de la prérogative de groupes ou individus sélects ou initiés. Le plus autoritaire d'entre eux est le *tengsoaba* (le chef de terre), le doyen des descendants du clan qui a été le premier occupant des lieux. Il accomplit les sacrifices pour intercéder entre les vivants et les esprits ancestraux et de la terre qui habitent les lieux de culte, et dont certains influencent la pluie. Les prédictions sont formulées à partir du comportement des animaux sacrifiés (généralement un poulet), le temps qu'ils mettent avant de tomber, la direction dans laquelle ils tombent, la position du corps quand ils tombent et l'endroit où le sang se répand. Le *tengsoaba* et autres spécialistes traditionnels peuvent aussi recevoir des prédictions de pluies des ancêtres ou divinités sous la forme de rêves ou visions.

A la différence du *tengsoaba* qui peut seulement faire des prédictions et offrir des sacrifices pour intercéder en faveur des populations, il y a d'autres spécialistes redoutables appelés *sa tatba* ou commandeurs de pluie. Mais leur pouvoir est craint parce que attirer la pluie est considéré comme mettre en danger à la fois les praticiens et la communauté, à cause de la violence des vents et des averses, mais également des éclairs et de la foudre que cela occasionne.

Enseignements : Les météorologistes pourraient s'appuyer sur la compréhension locale de la relation entre les températures et la tombée de pluie pour expliquer les aspects techniques des prédictions scientifiques de pluie basées sur les températures à la surface de la mer. Les interprétations paysannes des mouvements du vent reconnaissent aussi la mer comme l'origine des pluies. Durant la saison sèche, les paysans s'attendent à ce que les vents soufflent vers l'ouest, c'est-à-dire, aller prendre de l'eau à l'océan, et puis revenir en soufflant vers l'est au début de la saison hivernale. Les paysans de Bonam avaient prédit et expliqué une sécheresse qui avait sévi dans leur localité à partir de l'absence de tels vents.

Les paysans sont réceptifs et désirent bien recevoir les prédictions scientifiques en raison du peu de fiabilité des prévisions locales dû à la variabilité croissante du climat. En effet, les vieux de Bonam se rappellent que dans le passé, ils étaient capables de prédire le début des pluies avec une telle précision qu'ils pouvaient mobiliser la main-d'œuvre familiale à semer à sec, sachant que la pluie suivrait bientôt ; mais à présent, leurs fils refusent d'aller au champ tant qu'il n'a pas effectivement plu. Il faut donc intégrer les deux systèmes de prédiction, et cela passe par une compréhension des modèles culturels locaux, étape essentielle pour une transmission effective des produits de la recherche aux paysans.

Méthodes utilisées : Observations et interviews d'agriculteurs et du chef de terre de Bonam.
Source: Roncoli, C., Ingram, K., Kirshen, P. & Jost, C. (2001), "Burkina Faso: Integrating Indigenous and Scientific Rainfall Forecasting", CFAR Project, *Society and Natural Resources*, Vol. 15.

Cas 20 : Savoir local en matière de production du fer
Détenteurs des connaissances : Forgerons de Dablo (Sanmatenga).
Description : Avant toute opération de production de fer, il faut demander la bénédiction des dieux et des ancêtres. Une fois cette bénédiction acquise, on passe à l'étape de la construction du fourneau. Le fourneau, généralement construit à l'avance, est fabriqué avec de l'argile mélangé à de la paille hachée. Il peut être soit aérien, semi-aérien ou souterrain. De forme cylindrique, il peut atteindre 1 à 1,5 mètre de hauteur. Après la fabrication du fourneau, l'opération de production du fer peut réellement commencer. D'abord, on allume le feu avec deux pierres en silex frottées entre elles avec de la paille (cela tient lieu d'allumettes). Le feu allumé, on bourre le fourneau au fur et à mesure de paille, l'objectif étant d'avoir un fond de cendre pour éviter que le fer, qui sera extrait, ne se colle à la terre. Lorsque le fond est jugé suffisant, on remplit le fourneau de charbon de bois. Le fourneau, à travers une ouverture au bas, est alors connecté à deux grands soufflets préalablement préparés. Ces soufflets qui serviront à attiser le feu sont fabriqués à partir de deux pots recouverts de peaux. La technique du soufflet est une technique qui nécessite la maîtrise du mouvement alterné des deux bras pour donner le maximum de puissance au souffle. Après avoir brûlé une quantité importante de charbon de bois, on ajoute du fondant (sorte de catalyseur), puis au fur et à mesure du charbon et du minerai de fer. Plus le charbon se consume, plus on ajoute du minerai. L'effet de chaleur à l'intérieur du fourneau peut atteindre alors 900°C, voire 1000°. La température externe peut atteindre ainsi 60 à 70°C. Le minerai épuisé, on continue toujours à ajouter du charbon.

De temps en temps, on fait une ouverture au bas du fourneau pour extraire les résidus et voir en même temps si le fer coule. C'est au bout de 5 à 6 heures de dur labeur que le fer se met enfin à couler. Après la production vient l'étape de la transformation qui consiste à travailler le fer incandescent par un martèlement soutenu jusqu'à ce qu'il épouse la forme de l'objet désiré.

Enseignements : Même si cette activité n'est pas de nos jours économiquement rentable et est même en voie de disparition (les recherches du Professeur Kiéthéga, Archéologue à l'Université de Ouagadougou, évoquent en effet que les derniers hauts fourneaux de production de fer au Burkina Faso se sont éteints après la Seconde guerre mondiale), la production ancestrale du fer reste un fait culturel d'un grand intérêt, témoignant ainsi de la richesse de nos traditions qui ont fait la gloire de nos communautés rurales.

Méthodes utilisées : Reportage de l'évènement initié par l'Association Culturelle Passaté.

Source : Dabilgou, W. Antoine (2005), ''Production ancestrale du fer : l'évènement vécu à Dablo dans toute son authenticité'', *Sidwaya* N°5296 du 19 mai, Burkina Faso, p. 20-21.

Conclusion

Les savoirs locaux, comme le suggèrent ces études de cas, constituent non seulement un pan important de la culture de tout groupe social, mais sont surtout d'une fiabilité telle que les sociétés traditionnelles les ont exploités avec succès et pendant longtemps pour assurer la survie du groupe.

En effet, ces savoirs ont été développés, pratiqués et transmis de génération en génération et ont fait leurs preuves. Ils sont complémentaires au système de savoir moderne et peuvent servir de tremplin pour impulser le développement tel que le démontrent les cas présentés. En outre, le champ de connaissances des populations rurales a une dimension holistique, comprenant un large éventail d'expériences humaines touchant tous les domaines possibles.

Dans tous ces domaines, chaque groupe social a développé un savoir pouvant atteindre un degré de sophistication insoupçonné.

Les savoirs locaux constituent de ce fait, une ressource nationale vitale, mais très souvent inexploitée. Dans le pire des cas, cette ressource risque de disparaître si elle n'est pas documentée, préservée et intégrée systématiquement dans les programmes de développement. Un devoir d'inventaire s'impose donc, et cette présentation d'études de cas se veut un prélude à une recherche plus vaste et approfondie qu'une équipe pluridisciplinaire pourrait mener afin de dresser un état des lieux des savoirs locaux au Burkina Faso, tout en mettant en exergue les ''bonnes pratiques'' et l'utilisation qu'on peut en faire dans l'optique d'impulser un développement socio-économique durable.

Bibliographie

Banque Mondiale (2004), Les connaissances autochtones: Des approches locales pour un développement global (A l'occasion du quinquennat du Programme Savoirs locaux au service du développement de la Banque Mondiale).

Baumer, M. (1987), ''Agroforesterie et désertification'', ICRAF- CTA.

Brokensha, David W., Michael D. Warren and Oswald Werner, Eds. (1980), Indigenous knowledge systems and development, Lanham, Maryland: University Press of America.

Calderoli, Lidia (1996), ''Notes sur le langage des soufflets chez les forgerons Mõose (Wubr-tenga, Burkina Faso): une forme de communication de travail'', Ethnographie 92, (1), Printemps n°119.

Chambers, Robert (1983), Rural development: Putting the last first, Harlow: Longman.

Chambers, Robert, Arnold Pacey and Lori-Ann Thrupp (1989), Farmer First: Farmer innovation and agricultural research, Intermediate Technology Publications, London.

Dabilgou, W. Antoine (2005), ''Production ancestrale du fer : l'évènement vécu à Dablo dans toute son authenticité'', *Sidwaya* N°5296 du 19 mai, Burkina Faso, p. 20-21.

CILSS (1993), Reflets Sahéliens, n°19, août.

Dabiré, Ferdinand (1989), "Revolutionary conservation: Villages successfully use stones against erosion", West Africa, September, 11-17.

Dakié, K. (1998), ''La femme et la terre à Goni, un village de la Kossi'', *Arbre et Développement*, Direction de la Foresterie Villageoise et de l'Aménagement Forestier, Ouagadougou, Burkina Faso, AD n°23, 4e trimestre, 9-10.

Dakuyo, P. Zéphirin (2002), Rôle des connaissances traditionnelles dans le développement socioéconomique: Cas de la médecine traditionnelle au Burkina Faso, (Communication faite à l'atelier national sur ''La problématique de l'intégration des savoirs locaux dans les programmes de développement'', organisé du 24 au 26 janvier 2002 à Ouagadougou par le Ministère des Arts et de la Culture avec la collaboration de la Banque Mondiale).

Dialla, Basga Emile (1992), "The adoption of soil conservation practices in Burkina Faso: The role of indigenous knowledge, social structure and institutional support", Iowa State University, Ames, Iowa, USA (PhD Dissertation).

Dialla, Basga Emile (1993), The Mossi indigenous soil classification in Burkina Faso, *Indigenous Knowledge and Development Monitor*, Volume 1/N°3: 17-18 (CIRAN/Nuffic, The Hague, The Netherlands).

Dialla, Basga Emile (1994), The adoption of soil conservation practices in Burkina Faso, *Indigenous Knowledge and Development Monitor*, Volume 2/N°1: 10-12 (CIRAN/Nuffic, The Hague, The Netherlands).

Dialla, Basga Emile (2001), Classification traditionnelle et conservation des sols chez les Mossi du Burkina Faso : le cas du village de Sakou dans la province du Bam, *Cahiers du CERLESHS*, N°18, Université de Ouagadougou, 03 BP 7021 Ouagadougou 03, Burkina Faso, pp. 1-16.

Dialla, Basga Emile (2001), Going beyond Government: Farmers develop "*zai*" conservation practice in Burkina Faso, *Honey Bee*, Vol. 12, N°4, October-December, Ahmedabad, India, pp. 18-19.

Dialla, Basga Emile (2004), Les savoirs locaux: un capital culturel souvent occulté, DT-CAPES N°2004-11, Ouagadougou, Burkina Faso, 32 p.

Dialla, B. Emile, Bationo, Claude et Ouédraogo, S. Maxime (1998), ''Etude de l'impact du barrage de Bagré et de ses aménagements sur l'état de santé des populations : Enquêtes socio-économiques'', DMP / MOB, juin, Ouagadougou, Burkina Faso, Rapport provisoire.

Dialla, B. Emile, Kibora, O. Ludovic et Somé, D. Valère (2001), Adoption de techniques antiérosives au Burkina : L'exemple des agriculteurs Mossi de Yalka et Tora, *Eurêka*, n°37/38, Juillet-Septembre, pp. 20-23, CNRST, Ouagadougou, Burkina Faso.

Doro, Toni Thomas (1991), ''La conservation des eaux et des sols au Sahel : l'expérience de la Province du Yatenga (Burkina Faso)'', CILSS.

Fofana, Adama (2002), Les savoirs locaux : facteurs de développement, *Les Cahiers de la Présidence du Faso*, Mensuel d'information de la Présidence du Faso, N°81, juin, p. 15-16).

Guillaud, Dominique (1993), ''L'ombre du mil : un système agropastoral sahélien en Aribinda (Burkina Faso)'', Editions de l'ORSTOM, Collection *A travers Champs*, Paris.

Kaboré, Y. Henri et Nikiéma, Dieudonné (1992), Les pratiques et savoirs paysans en matière de santé humaine dans le Département de Boussou (Province du Yatenga), INADES-Formation, ET. 48, (Rapport d'étude), Ouagadougou, Burkina Faso.

Kawada, Junzo (1993), ''Réflexion sur l'ambiguïté formelle dans la transmission de message non-vocale autour du langage tambouriné des Mossi du Burkina Faso'', in : *Etudes Sémiotiques*, 13, Tokyo : Société Japonaise de Sémiotique : 17-37.

Kawada, Junzo et al, (1996), ''Etude sur le langage tambouriné comme système de communication dans certaines sociétés africaines'', Tokyo, Institut de Recherches sur les Langues et Cultures d'Asie et d'Afrique.

Marchal, Jean Yves (1986), ''Vingt ans de lutte antiérosive au nord du Burkina Faso'', Cahiers ORSTOM, *Série Pédologie* XXII (No.2) : 173-180.

Nikièma, Dieudonné (1995), ''L'agroforesterie en milieu rural : le cas du plateau central du Burkina Faso'', INADES-Formation, Envi. 3, 1781 (2), décembre, (Rapport de recherche), Ouagadougou, Burkina Faso.

Ouédraogo, Delphine (1998) ''Les vertus thérapeutiques de la papaye'', *Arbre et Développement*, Direction de la Foresterie Villageoise et de l'Aménagement Forestier, Ouagadougou, Burkina Faso, AD N°23, 2e trimestre, 22-24.

Ouédraogo, Delphine (1999), ‘‘*Piliostigma reticulatum* ou le petit arbre qui guérit plaies et ulcères’’, *Arbre et Développement*, Direction de la Foresterie Villageoise et de l’Aménagement Forestier, Ouagadougou, Burkina Faso, AD n°24, 1e trimestre, 27-29.

Ouédraogo, Lédéa Bernard, De l’Association traditionnelle Kombi-Naam à l’Association internationale Six ‘S’, Ouahigouya, Burkina Faso, (Document inédit).

Ouédraogo, Mahamoudou (2000), Culture et développement en Afrique : le temps du repositionnement, L’Harmattan, Collection Etudes Africaines.

Ouédraogo, Souleymane (1993), ‘‘Quel(s) régime(s) foncier(s) pour les aménagements hydro-agricoles’’ ? Ouagadougou, Burkina Faso, juin, (IIMI).

Poda, K. David (1989), ‘‘Etude des systèmes de production agricole dans la Province de la Sissili : analyse des systèmes de culture chez les Nouni, Mossi, Peulh dans le village de Bagounsio’’, Mémoire de fin d’études/Agronomie, IDR, Université de Ouagadougou, juin 1989, M4290.

Roncoli, C., Ingram, K., Kirshen, P. & Jost, C. (2001), “Burkina Faso: Integrating Indigenous and Scientific Rainfall Forecasting”, CFAR Project, *Society and Natural Resources*, Vol. 15.

Scoones, Ian et John Thompson (Sous la direction de) 1999, La reconnaissance du savoir rural : savoir des populations, recherche agricole et vulgarisation, Editions Karthala et CTA, Paris-Wageningen, 474 p.

Tamboura, Hamidou et al. (1997), “The recovery and utilisation of Fulani pastoralists’ indigenous knowledge on animal healthcare, herd management and ethno-veterinary medicine, and its sharing with Mossi agriculturalists in Burkina Faso”, Grant n°821 BUF, (African Development Foundation).

Warren, Michael D., Ed. (1991), Indigenous agricultural knowledge systems and development, *Agriculture and Human Values*, Vol. VIII, No. 1&2, (Note from the editors, Pp. 2-4).

Young, A. (1989), “Agroforestry for soil conservation”, ICRAF-CAB International.

Youger, Stephen D. and Bonkoungou, Edouard G. (1989), “Burkina Faso, The Projet Agro-Forestier. A case study of agricultural research and extension”, in: *Successful development in Africa: Case Studies of Projects, Programs, and Policies*, EDI Development Policy Case Series, *Analytical Case Studies Number 1*, The World Bank, Washington, D.C.).